

Isabelle Juppé

LA FEMME DIGITALE

JC Lattès

17, rue Jacob 75006 Paris

Pour l'éditeur, le principe est d'utiliser des papiers composés de fibres naturelles, renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois issus de forêts qui adoptent un système d'aménagement durable.

En outre, l'éditeur attend de ses fournisseurs de papier qu'ils s'inscrivent dans une démarche de certification environnementale reconnue.

ISBN : 978-2-7096-3003-0

© 2008, éditions Jean-Claude Lattès.

Première édition janvier 2008.

*À maman, qui n'a pas eu le temps de vivre cette
révolution numérique...
À mes filles, qui sont nées avec elle...*

Avant-propos

Juste derrière la porte-fenêtre qui s'ouvre sur le lac, immense, encore endormi dans le silence du petit matin, une simple table en *bois rond* m'attend. Je l'ai choisie au premier regard. Il est six heures à peine. En France, il doit être midi. Il faudra quelques jours encore pour que s'effacent les effets du décalage horaire.

Un bateau flétrit soudain le miroir d'eau. Quelques légères bouffées d'air jouent dans les sapins, l'été en Estrie flirte avec le paradis.

Dans un geste qui va devenir un rituel matinal canadien, j'allume mon Mac et réveille du même coup les réflexions d'Hélène Grimaud qui y sont enfermées ainsi que toutes les musiques, textes et photos choisis ces derniers mois. J'ouvre ma page perso, me dirige droit vers le nouveau document Word que j'ai préparé hier soir en arrivant. Mes doigts pianotent maladroitement au rythme des notes cristallines de l'*Allegro Affettuoso* de Schuman.

Sur la table, à côté de la pile de carnets remplis de notes, une microscopique clé *usb* bleu translu-

cide attend que je lui confie le double de mes pensées, au cas où mon compagnon de silice me trahirait...

Tout le monde dort dans la maison. Le paysage est le même qu'il y a deux ans. Les lacs ne vieillissent-ils donc pas ? Le temps, *time et weather*, pour reprendre le distinguo britannique, ne laisserait-il aucune empreinte sur eux ?

Est-ce parce que nous sommes plus sensibles au passage du temps que j'ai souhaité confier à mon ordinateur certaines traces de ma vie ? Témoin fidèle de chacune de mes découvertes, de mes émotions et de mes réflexions, de mes enthousiasmes et de mes déceptions, il ne m'a pas lâché depuis ces deux dernières années. Et ce n'est pas un hasard si j'ai choisi d'entamer ici, à quelques dizaines de kilomètres de Montréal, le récit de mon voyage numérique au pays des femmes...

Il y a plus d'un mois que j'ai promis à mon éditrice de lui ramener à la fin de l'été les premières pages de cette aventure d'une femme digitale. C'était lors d'un déjeuner en juin, une conversation ensoleillée de femmes qui avait dérivé de propos très sérieux en confidences plus intimes, de bribes d'actualité en tranches de vie active. Je lui avais parlé de mon nouveau projet d'écriture, né d'une double inspiration.

La première, d'origine professionnelle, avec l'étude que je menais sur les femmes et la révolution numérique. L'idée l'avait d'abord intriguée. Numé-

rique, révolution, femmes : quel fil pouvait-t-on tisser entre ces univers ? Le numérique est une vraie révolution, avais-je expliqué, non seulement technologique et culturelle mais aussi économique et sociologique, qui, de plus en plus vite et de plus en plus fort, bouleverse nos existences. Comment les femmes vivent-elles cette révolution ? Comment en maîtrisent-elles les outils ? En sont-elles actrices ou complices ? La perçoivent-elles différemment des hommes ? Leur féminité y joue-t-elle un rôle et si oui lequel ? Le numérique peut-il être un instrument de leur libération ? Sont-elles inquiètes de l'usage qu'en font leurs enfants ou les guident-elles au contraire dans leur apprentissage ? Peut-on porter un regard féminin sur cette révolution que l'on étudie le plus souvent sous un angle générationnel, géographique ou technologique ? Existe-t-il une perception féminine du futur numérique ?

La seconde, plus personnelle, fondée à la fois sur mon expérience canadienne et sur le souvenir d'un livre que j'avais écrit quelques années auparavant. En 1995, j'avais eu envie de raconter l'histoire du *XX^e* siècle à l'aide de douze femmes très différentes, qui avaient traversé ce siècle¹. Ce qui m'intéressait, c'était le regard qu'elles portaient sur ce qui s'était passé pendant ce *XX^e* siècle, la façon dont elles avaient vécu les transformations de celui-ci, la grande histoire et leurs petites histoires. Et

1. *De mémoire de grand-mères : le XX^e siècle raconté par celles qui l'ont fait*, Grasset, 1995.

comment leurs douze existences entremêlées avaient en quelque sorte façonné une femme du XX^e siècle. Nous avons abordé tous les sujets de la vie d'une femme : de l'éducation à l'amour en passant par le travail, l'hygiène, la mode, la cuisine, la culture, la condition féminine... Mais pas un mot sur le numérique qui ne faisait évidemment pas encore partie de leur existence. En relisant les pages écrites avec elles douze, je n'ai trouvé trace que du fax, dont certaines étaient devenues des utilisatrices émerveillées !

Si je les avais rencontrées aujourd'hui, moins de quinze ans plus tard, en ce début du XXI^e siècle, elles m'auraient sans doute parlé de bien d'autres outils de communication. Mais surtout, avec leur vivacité d'esprit, leur art de capter l'air du temps et d'intégrer les mutations du siècle dans leur propre vie, elles auraient sûrement inscrit le numérique au rang des bouleversements majeurs de leur quotidien.

J'avais envie aujourd'hui de faire un clin d'œil à mes grand-mères du XX^e siècle, en tentant de raconter à quoi ressemblerait cette femme digitale du XXI^e qui y faisait, me semblait-il, des premiers pas prometteurs.

C'est au Canada, où mes douze mois ont été incontestablement marqués par le numérique, que l'idée m'est d'abord venue, mais c'est à mon retour en France que je l'ai concrétisée.

Comme en 1995, il me fallait rencontrer des femmes et les questionner, pour entremêler ensuite

leurs réponses et leurs visions, leurs itinéraires personnels et leurs expériences professionnelles. J'allais ainsi en rencontrer plus d'une vingtaine et en interroger un peu plus d'une centaine d'autres *via* l'Internet, en utilisant le plus simple des outils numériques : la messagerie électronique.

Les rencontres allaient s'étaler sur neuf mois environ. J'avais bien deux ou trois idées précises en tête au départ, mais, très vite, je me suis laissée guider par le hasard des découvertes, par l'effet réseau qui irrigue si bien cet océan numérique. Entre Stéphanie et Elizabeth qui ne se sont jamais rencontrées, il y aurait aussi Oriane, Sandrine, Natacha, Sarah, Noha, Cécile, Anne, Anne encore, Florence, Pauline, Ingrid, Marie-José, Réquia, Valentine, toutes liées par ce fil invisible qui attache les femmes au monde digital. Et puis aussi, au téléphone, Emily, Jill, Régine, Claire, Hélène, Sophie, Antonia, Cathy. Leur histoire personnelle, les aléas de la vie ou les coups de pouce du destin les ont conduites à aborder chacune sur une île du numérique, tout en faisant régulièrement escale sur celles des voisines.

Avec elles, j'atterrirai au fur et à mesure sur l'île de la transmission, celle du glamour, du high tech et du jeu, celle du business, celle de la conversation, celle de l'engagement, celle de la culture, et celle de l'amour et de la séduction.

Quant à mes correspondantes électroniques – plus d'une centaine ; seule une poignée d'entre elles ayant préféré la gomme, le crayon et le timbre

poste –, elles ont parfois confirmé mes intuitions digitales ou les ont au contraire éclairées différemment.

Toutes ces rencontres, dans la vraie vie ou sur la toile, je les ai mêlées à ma propre histoire, à mon propre apprentissage et vécu de cet univers numérique. Le résultat n'a aucune ambition scientifique, ni prétention statistique. Mes conversations se sont inscrites dans un temps donné, tout au long de l'année 2007, de Paris à Montréal, New York ou Alexandrie, en s'évadant parfois, par la magie du net, jusqu'en Australie, au Mexique ou au Brésil. Je les ai juste saisies ici et maintenant, convaincue que, demain et ailleurs, de nombreuses autres femmes écriront différemment leur aventure numérique.

Il existe dans le monde des TIC¹ ou dans la blogosphère des millions de femmes de tous âges qui construisent des univers passionnants. Et il existe aussi dans la vraie vie, la vie *offline* – même si les blogueuses ont aussi une vie après le blog ! –, des millions de femmes qui n'ont pas encore franchi la porte de l'Internet, ou l'ont déjà claquée, pour mille et une bonnes raisons.

Et les hommes ? Envisageais-je de les exclure de toutes ces contrées numériques explorées par les femmes, juste pour le principe ? Juste pour le plaisir ? Certainement pas. Ils sont souvent les compagnons de route ou les partenaires efficaces de ces aventures féminines. Mais ce sont elles mes

1. Technologies de l'information et de la communication.

héroïnes. Tant il me semble que, dans cet univers digital qui n'a pas fini de se numériser, le temps des femmes est venu. Ni sans, ni contre les hommes. À leurs côtés. Mais parce que la place des femmes dans la société n'est pas exactement la même que celle des hommes, leur rôle dans cette révolution numérique peut être différent. Parce que les défis qu'elles ont à y relever ne sont pas les mêmes que les leurs, leurs combats peuvent être spécifiques. Leurs habitudes, leurs goûts et leurs objectifs sur la toile peuvent être tout autres. Alors que le meilleur ou le pire du monde numérique est encore à venir, tous les talents sont les bienvenus ainsi que toutes les différences, ces indispensables nuances qui font le sel de la complémentarité homme/femme.

C'est pourquoi j'ai eu envie, expliquai-je à mon éditrice, de coucher sur du papier de la *vraie* vie, les morceaux choisis de vie numérique féminine, enfouis au fil des jours dans les entrailles de mon ordinateur. Et de les partager.

1.

De l'enfance analogique au Canada numérique

Tout a commencé le jour où mon Mac est entré dans ma vie.

Juste avant de franchir l'Atlantique pour venir m'installer un an au Canada avec Alain et nos deux plus jeunes filles, j'avais vécu une autre rupture : l'abandon du PC pour le Mac. Cela faisait des années que mes amis les plus proches, français et canadiens, tentaient de me convaincre de succomber aux charmes de Steve Jobs. Cependant j'avais jusque-là, mue par je ne sais quel conformisme, résisté à trahir Bill Gates. Mais mon PC commençait à donner quelques signes de faiblesse, tout comme ma résistance à la rondeur apaisante de la petite pomme blanche. L'occasion du renouvellement de mon matériel professionnel et la promesse d'une nouvelle vie devaient m'aider à franchir le pas. À l'été 2005, tout soudain devenait possible.

Décidés à prendre la vie du bon côté, nous avons choisi de quitter la France pour l'Amérique du Nord, où nous avons déjà semé de solides graines d'amitié. Alain allait pouvoir y donner des cours sur la mondialisation et moi continuer là-bas mon travail de veille sur le numérique pour un grand groupe de media.

C'est ainsi qu'un jour du mois d'août 2005, emmailloté dans une petite protection de flanelle blanche confectionnée pour lui, et enfermé dans une housse plus rigide grise, mon tout nouveau PowerBook G4 a entrepris le premier d'une longue série de périple transatlantiques. Il voyageait toujours avec moi, au fond de mon bagage à main, jamais dans la soute, même si j'allais souvent devoir le déballer sous le regard soupçonneux d'un officier de la PAF¹ français ou canadien...

Dans notre nouvelle installation, près du parc Outremont à Montréal, nous nous étions d'emblée répartis les rôles, Alain et moi : à lui la voiture et les paperasses administratives, bancaires et médicales, à moi les connexions de la maison : Internet, télévision, téléphone, fixe et mobile ! L'affaire fut assez rondement menée.

En matière d'équipement numérique, nous étions cinq utilisateurs potentiels et avons tous, excepté Clara qui n'avait pas encore 10 ans, emmené notre ordinateur personnel.

1. Police de l'air et des frontières.

Les besoins se répartissaient ainsi : Alain voulait poursuivre son blog, qu'avec un ami je l'avais convaincu de créer quelques mois avant le départ, préparer ses cours et ses conférences, et dialoguer avec ses collègues professeurs de Québec, Ottawa, ou Montréal. La jeune étudiante française qui était venue avec nous voulait faire son travail pour la fac et correspondre avec ses profs canadiens, communiquer avec sa famille et ses amis en France, et surtout retrouver sur MSN quasi quotidiennement son petit ami français. Ma fille aînée, 16 ans à l'époque, avait bien l'intention de continuer à chatter – *clavarder* dit-on au Québec, dans une jolie contraction de *clavier* et de *bavarder* – avec ses amis répartis aux quatre coins de la planète, à regarder ses DVD ou séries sur son ordinateur et à faire chaque soir sa séance d'abdominaux téléchargés. La première requête de Clara était une *webcam* pour pouvoir montrer à ses petites amies bordelaises la tête de Moustique, le hamster québécois que nous avions adopté dès la rentrée. Mais très vite, Google et Wikipédia sont devenus ses alliés – dont elle apprendrait à se méfier parfois – de préparation des exposés sur le Puma, Nelson Mandela, la Chine et bien d'autres sujets !

Quant à moi, mes souhaits étaient multiples, à la fois professionnels, personnels et domestiques. En France, dans l'exercice de mon travail de veille, j'avais appris à apprivoiser peu à peu cet univers numérique, qui allait de la progression du haut-débit sur Internet aux premiers pas de la télévision

numérique terrestre, en passant par les perspectives de la troisième génération de la téléphonie mobile ou les opportunités de la *Video on Demand*. Cet univers multimedia peuplé d'outils numériques sans cesse renouvelés m'intéressait bien sûr, mais intuitivement j'étais toujours plus passionnée par l'observation des pratiques et des usages que par celle des technologies. Un regard de femme, me disait-on déjà.

Je me souviens aussi de mon aversion pour le vocabulaire technopompeux, et les sigles anglo-saxons rarement traduits, qui n'étaient d'ailleurs pas l'exclusivité des hommes. J'ai vu et entendu quelques-unes de mes consœurs les utiliser à volonté à l'oral et à l'écrit. L'année qui a précédé mon départ pour le Canada fut assez révélatrice de cette tendance. Je suivais des réunions sur la télévision qui serait diffusée par la téléphonie mobile, que l'on appelle aujourd'hui la TMP : Télévision mobile personnelle.

Il y a déjà quelques années que le téléchargement de séquences vidéos est possible *via* les opérateurs de téléphone mobile, mais l'on pourra dans un futur proche recevoir les chaînes de télévision en direct, *en streaming*, pour faire chic, sur son portable. Comment ? Par la grâce d'une puce DVB-H engloutie dans le mobile, qui permet un mode de diffusion proche de celui de la télévision numérique terrestre. Les réunions préparatoires à l'avènement de cette nouvelle télévision mobile se déroulaient entre experts du monde de l'audio-

visuel et de la téléphonie mobile, qui jonglaient avec ce délicieux techno-charabia ! Heureusement accompagnée de personnes plus aguerries que moi, je redoutais néanmoins à chaque fois l'épreuve linguistique, du DVB-H bien sûr¹ aux DRM en passant le P2P et la VOD, sans oublier l'ADSL, la TNT et les podcasts ou autres *flashmobs*.

Au Canada, où j'allais poursuivre mon travail de veille et découvrir, par exemple, que la pratique de la téléphonie sur Internet était plus répandue qu'en France alors que celle de la téléphonie mobile l'était beaucoup moins, mes propres usages numériques allaient être variés.

Il me fallait à la fois consulter mes e-mails (vite rebaptisés courriels à la québécoise) et *newsletters*. Écouter mes *podcasts* quotidiens ou hebdomadaires, comme ceux d'*Europe 1* – pour rester en phase avec l'actualité française – ou celui de Barak Obama, candidat démocrate à la Maison Blanche, qui me permettrait d'améliorer mon anglais et de suivre les prémisses de la campagne présidentielle américaine. Communiquer avec la famille et les amis, tenir mon album photo numérique du séjour canadien, et surtout résoudre, grâce à l'Internet, les mille et une questions de la vie quotidienne à Montréal, dont la plus importante était bien sûr l'angoissante interrogation quotidienne sur le temps. Le site de *météo-media* ne se trompait que très rarement et poussait

1. *Digital video broadcast-handed.*

le souci du détail jusqu'à donner pour chaque jour de la semaine, en plus de la température, l'indice du FRE (facteur de refroidissement éolien) que les québécois appelaient le « facteur vent » et qui était l'information indispensable pour sortir de chez soi bien équipé !

Entre l'ADSL et le câble, j'optais pour le second, beaucoup plus répandu en Amérique du Nord qu'en France pour le haut débit¹, la *haute vitesse* dit-on là-bas. Après quelques tâtonnements, la maison fut équipée d'un excellent système sans fil qui permettait de surfer à cinq en même temps, du sous-sol à l'étage. Pour le téléphone local et interurbain, la ligne existant déjà dans la maison, nous avons gardé l'opérateur historique. Et pour la télévision, que nous n'avons, à vrai dire, pas eu beaucoup le temps de regarder, le câble nous offrait le choix de plusieurs centaines de chaînes francophones et anglophones.

C'est ainsi que notre vie digitale a démarré à la fin de notre premier été canadien, une vie numérique essentiellement féminine, puisqu'à côté d'Alain, qui a lui-même passé devant son ordinateur plus de temps en un an que pendant les dix années précédentes, nous étions quatre filles à la maison !

N'ayant pas ou très peu d'objets ou de meubles personnels, puisque nous avions loué la maison meublée, nos ordinateurs, téléphones mobiles, MP3 sont

1. Sur les 14,25 millions d'abonnés au haut débit en France, 95 % le sont *via* l'ADSL (13,55 millions). Chiffres ARCEP, septembre 2007.

ainsi devenus petit à petit les compagnons précieux de notre autonomie, de notre intimité et de nos retrouvailles avec la France. Tout en étant de formidables instruments d'ouverture sur le pays que nous découvrons, et de lien avec les nouveaux visages rencontrés. Il n'y eut pas beaucoup de jour où nous ne rentrions à la maison sans une nouvelle adresse courriel, promesse de futurs moments conviviaux ou l'URL d'un site proposant des infos sur le mode de vie des Inuits, les lieux culturels branchés de Montréal ou la meilleure façon de préparer nos prochaines excursions canadiennes.

Mais la « numérisation » de notre vie est allée au-delà de la pratique quotidienne de ces outils. Je crois que nous avons ressenti plus fortement ce double effacement de l'espace et du temps qui accompagne l'usage du numérique.

Et pourtant, quel paradoxe ! Jamais nous n'avons autant pris conscience du temps et de l'espace que là-bas, dans ce pays immense, où l'on peut rouler des heures en voyant le même paysage de plaines, de lacs ou de forêts, et où l'on avait l'impression – bien réelle ! – d'avoir mis des milliers de kilomètres entre la France et nous.

Mais, quand Alain répondait à son blog, qu'il soit à Paris, Bordeaux ou Montréal ne changeait rien pour ses correspondants qui le savaient juste devant son ordinateur, en dehors de toute considération géographique. C'était à lui qu'ils écrivaient, ce n'était ni à Paris, ni à Bordeaux, ni à Montréal qu'ils envoyaient leurs messages. Certes,

c'était déjà le cas avant le Canada, mais la disparition de l'adresse postale, de toute référence à un lieu donné, qu'a entraînée l'utilisation du courrier électronique m'est apparue plus flagrante là-bas !

De Hong Kong à New York, en passant par Dehli ou Vancouver, dans cet espace virtuel numérique, les distances sont abolies, tout comme le temps. Quand Alain postait un texte tard dans la soirée, les commentaires arrivaient plus vite de France – où l'on était encore en plein après-midi – que du Canada où les internautes attendaient le lendemain matin pour répondre ! Les repères espace/temps étaient brouillés.

Parfois, j'avais du mal à m'y retrouver. Pendant cette parenthèse canadienne, j'ai sans doute accordé à chaque jour, chaque instant que nous vivions, plus de valeur, de densité, presque de longueur, qu'en France où les jours et les mois filaient, sans rien pour les ralentir ou pour les arrêter. Mais ma vie numérique faisait tout le contraire, multipliant la rapidité des échanges par mails, l'instantanéité des téléchargements, la fugacité des informations. La durée, comme l'espace, était écrasée.

Aurions-nous pu vivre sans Videotron, notre câblo-opérateur, qui allait devenir, au même titre que l'épicier Cinq Saisons, le boulanger Premières Moissons ou le quincaillier Rona, l'un des compagnons de notre vie canadienne ? Évidemment oui, sans hésitation ! Mais la vie aurait sans doute été beaucoup moins facile.

Comment aurions-nous vécu cette expatriation quinze ans auparavant, sans ces moyens numériques à notre disposition ? L'aventure aurait sans doute été très différente. Nous aurions dépensé des fortunes en téléphone, au lieu d'appeler gratuitement sur Internet. Nous aurions attendu avec impatience le facteur apportant le courrier venant de France, au lieu d'envoyer et de recevoir quinze courriels par jour. Nous aurions été plus éloignés de l'actualité française, dont nous aurions picoré des bribes ici ou là dans des journaux ou magazines ayant traversé l'Atlantique, au lieu d'être branchés sur Google Actu ou le site d'informations canadien Bourque.com. Nous serions allés au cinéma un peu au hasard, en feuilletant le journal local, sans visionner auparavant les bandes annonces sur Internet ni repérer les adresses et horaires des séances. Au bout du compte, nous aurions été moins assistés, moins informés, moins connectés, moins reliés. Mais moins heureux pour autant ? Certainement pas !

En fait, en cette année scolaire et québécoise 2005-2006, nous avons eu la chance d'avoir à notre portée les outils numériques nécessaires, mais certainement pas suffisants, à notre bien-être, à ce moment-là et à cet endroit-là.

Et la chance surtout de découvrir, en y vivant une année entière, un autre pays et une autre culture, ce que nous n'avions jamais pensé faire auparavant.

Ni il y a quinze ans, avant la société numérique ou l'âge de la communication, ni même il y a trente ans !

À l'époque, bien à l'abri dans mon cocon familial et provincial, jamais, en dehors des grandes vacances, je ne me serais aventurée au-delà des frontières de mon pays.

Je suis née dans les années soixante et j'ai donc eu, sans le savoir, une enfance et une adolescence analogiques.

Lorsque j'avais dix ans, il n'y avait qu'un téléphone à la maison, un gros téléphone en bakélite noir à cadran, remplacé quelques années plus tard par un appareil gris à touches, posé sur le bureau de papa. Quand, par hasard, il sonnait pour moi, ce qui était très rare, je restais debout à parler à toute vitesse de peur qu'on me rappelle que le téléphone, « c'est fait pour prévenir de quelque chose d'important, pas pour bavarder ! ».

Ma sœur aînée avait un électrophone sur lequel on écoutait des disques, des 33 ou 45 tours. J'en avais une dizaine, soigneusement choisis dans les bacs chez le disquaire, dont le fameux *Sag Warum*, que j'ai passé en boucle pendant plus d'une année. Il m'avait pourtant valu la seule colle de ma scolarité pour avoir quitté l'école en cachette à l'heure de la cantine. Je voulais faire écouter à une amie ce slow mythique et prometteur. Pas question à l'époque de le télécharger sur mon *ipod*, de le lui faire écouter pendant la récré et de l'effacer

ensuite d'un clic. Il fallait le mériter et prendre des risques ! Mais plus de trente ans plus tard, je m'en souviens sans doute davantage que si je l'avais simplement et banalement *downloadé*. Je m'initiais à la musique classique avec maman pendant les séances de repassage dans sa chambre en fin d'après-midi. Je me souviens de la précaution avec laquelle elle posait le bras du tourne-disque sur les concertos Brandebourgeois de Bach, les *Quatre saisons* de Vivaldi ou les concertos pour piano de Rachmaninov.

Adolescente puis jeune adulte, j'écoutais mes morceaux préférés, les Beatles ou Chopin, sur mon Walkman Sony et quand j'étais étudiante à la fac, j'attendais tous les soirs à 19 heures, le hit parade d'*Europe 1* sur mon transistor gris à gros boutons qui grésillait quand l'antenne ne se tenait pas droite.

Je me souviens aussi des virées en voiture dans la vieille Peugeot décapotable d'une de mes amies. On écoutait des cassettes sur un magnétophone antique et solennel, posé sur mes genoux pour faire office d'auto-radio.

La télévision n'avait que deux chaînes quand je suis née. La troisième est arrivée, puis la couleur. Tous les soirs avant d'aller au lit, nous regardions *Bonne nuit les petits* ou *Le manège enchanté*. *Desperate housewives* ou *Sex and the city* n'existaient pas encore. Mes séries télévisées portaient des noms d'animaux, *Flipper le Dauphin* ou *Skippy le Kangourou*. Jean-Claude Drouot et André Lawrence (alias Thierry la Fronde et Thibault) étaient mes

héros. *Ma sorcière bien aimée* ou *la Dame de Monsoreau*, mes héroïnes. Le samedi après-midi, sur la une je crois, la télé proposait une chose révolutionnaire. Les jeunes téléspectateurs pouvaient choisir (*via* le téléphone, ce qui n'était pas dans les habitudes de la famille) entre deux programmes, celui qu'ils préféraient. Le dimanche après-midi, après l'émission *Le petit rapporteur*, la deux proposait un film et la une, un autre vers cinq heures. Deux sont restés gravés dans ma mémoire : *Caravane sous le soleil*, un western cruel où les héros étaient ligotés dans le désert par les méchants et livrés en pâture aux vautours, et *Mandy*, l'histoire d'une petite fille sourde et muette qui m'avait fait pleurer à gros sanglots. Pendant les vacances scolaires, il y avait de vrais moments de partage en famille devant la télévision, la seule et unique de la maison où nous regardions ensemble des séries comme *Les gens de Mogador* ou *Le comte de Montecristo*... La séance de télé, tout comme celle, beaucoup plus rare et solennelle, de projection des films familiaux en huit millimètres qui se cassaient souvent sur le projecteur ronflant, était presque un rite. Une fois le choix du film arrêté, souvent à l'aide de *Télé 7 jours* (maman ne s'est abonnée à *Télérama* que plus tard), toute la famille s'installait dans les fauteuils et le canapé. L'un d'entre nous se levait pour aller appuyer sur le bouton puis revenait s'asseoir car il n'y avait évidemment pas de télécommande dans la pièce. La généralisation de celle-ci date, paraît-il,

des années 1980 : il n'y avait donc pas de zapping frénétique pour choisir entre un nombre de chaînes de toute façon inférieur aux doigts d'une main. La speakerine annonçait le programme de la soirée : Denise Fabre ou Evelyne Déliat sont deux noms qui me reviennent à l'esprit, mais il y en avait bien d'autres. On regardait, ou plutôt on subissait la pub qui existait déjà mais que l'on ne pouvait pas zapper et puis c'était parti pour une à deux heures de spectacle... C'était ce qu'un sociologue allait appeler plus tard « la télévision cérémonielle¹... »

Pas de télécommande, pas de magnétoscope non plus, encore moins de disque dur ! Je me souviens de mon désespoir, le mot n'est pas trop fort, le soir où il m'avait fallu interrompre le feuilleton *Paul et Virginie* pour aller dîner chez mes grands-parents à l'autre bout de la ville ! Ma séance était bel et bien perdue à jamais ! J'étais loin de penser que quelques années plus tard, le numérique permettrait à chacun de fabriquer ses programmes à visionner sur l'écran de son choix.

Il y avait en tout et pour tout deux cinémas en ville, l'un d'Arts et d'essais, *L'Eden*, et l'autre grand public, *Le Palace*. Je me souviens des films de Bergman comme *Le septième sceau* dans le premier et des grands Walt Disney comme *Le livre de la Jungle* dans le second, et surtout des esquimaux à l'entracte. Dans ma mémoire, tous ces films ou

1. *La télévision cérémonielle* : Anthropologie et histoire en direct, Dayan/Katz.

musiques sont indissociables de lieux et de dates que je n'avais pas choisis, mais que la vie m'imposait, sans que je m'en plaigne le moins du monde... C'était le soir, dans le salon, avant d'aller au lit pour *Pimprenelle* ou *Nicolas*, et dans la chambre de ma sœur pour *L'été indien* de Joe Dassin. Un espace, un temps et un plaisir... L'unique distraction à l'époque qui me laissait un véritable espace de liberté était la lecture, puisque je pouvais faire voyager mes livres partout, leur faire quitter le domicile familial et les emporter sous les tilleuls l'été en Dordogne ou dans les rochers sur la plage en Normandie. Pourtant là aussi, chacune de mes lectures d'enfant, qui constituaient l'essentiel de mes loisirs, ma vraie source d'évasion, est restée liée à un lieu et un jour. Je me souviens des livres Rouge et Or empruntés à la Bibliothèque pour Tous dont maman s'occupait activement, notamment d'un certain *Sylvia et Bonnie au pays des loups* qu'elle avait fini par m'acheter au bout de dix emprunts ! Et puis des collections entières de Bibliothèque Rose et Verte dévorées à un rythme soutenu, des *Club des Cinq* aux *Alice*, en passant par *Les Sœurs Parker*... Je me souviens même du toucher des pages un peu rêches, comme les draps du lit dans lesquels je lisais sous de gros édredons avant l'arrivée des couettes et de mes passions nouvelles pour Albert Cohen ou Stephan Zweig.

De déménagement en déménagement, d'ancienne cave en nouveau grenier, d'étagères de

chambre d'enfant en cartons d'étudiante ou garage d'adulte, tous ces volumes aux couvertures passées ont accompagné les changements de ma vie. Un jour sans doute, les garde-meubles seront trop petits alors que les mémoires des disques durs sont elles infinies... Et pourtant ! Tremblerais-je demain de la même émotion en cliquant sur le site d'une gigantesque bibliothèque numérique comme je le fais aujourd'hui en feuilletant les pages poussiéreuses et parfumées de mes livres d'enfants ? Oui, après tout, certainement, d'un tremblement différent devant les possibilités illimitées de ces nouvelles machines ! Foin de nostalgie ! Avoir aujourd'hui à portée de clic, tous les contenus souhaités quand je veux et où je veux, est un réel progrès ! Tout comme pouvoir dialoguer en temps réel avec des amis dispersés aux quatre coins du monde ou parfois rencontrés grâce à l'Internet, et retrouver sur le web, devenu encyclopédie universelle et vivante, les références multiples de mes passions passées, présentes et à venir...

Les futures générations se trouveront d'autres repères que les nôtres... Elles bâtiront avec d'autres matériaux leurs souvenirs de jeunesse. À elles désormais, grâce à leurs outils nomades et numériques, de se jouer du temps et de l'espace... Elles conjureront l'attente, l'espoir et le désir avec d'autres plaisirs... Elles partageront, *surferont*, *cliqueront*, *téléchargeront*, *blogueront*, *wikipèdront*, *facebookront*, *blacberryront*, *iphoneront*, *ipoderont* et sans

doute riront, pleureront et aimeront aussi bien que nous !

À l'âge adulte, lors de mon premier travail de journaliste, je tapais mes papiers sur une bonne vieille machine à écrire. Les infos arrivaient dans la grande salle de rédaction de la rue Hérold sur un télescripteur et quelqu'un découpait les dépêches AFP et Reuter à la main pour les apporter aux différents services. Je me souviens de la finesse du papier, comme du papier de soie, que nous collions sur des feuilles apportées ensuite au secrétariat de rédaction pour réaliser des brèves.

Il m'a fallu attendre 1987 – je venais de changer de journal – pour passer à l'ordinateur. Chacun des journalistes de la rédaction avait droit, dans notre bureau paysager, à un gros terminal d'ordinateur. Nous partions en reportage avec un petit appareil appelé Tandy, avec lequel nous transmettions nos papiers par la ligne téléphonique. Le système « plantait » une fois sur deux et je préférais de beaucoup avoir au bout du fil la voix rassurante de la sténo à qui nous dictions nos papiers en échangeant quelques propos badins sur le lieu du reportage, le temps qu'il faisait et l'ambiance... À l'époque, les journalistes de radio avaient encore leurs lourds magnétophones analogiques « Nagra ». Je les voyais couper et coller leur bande pour monter leur reportage.

En 1993, quand j'ai quitté la rédaction pour suivre Alain au Quai d'Orsay, j'avais à peine

entendu parler d'Internet, qui existait déjà Outre-Atlantique depuis quelques années...

C'est à Matignon que je m'y suis initiée, en 1995, avec quelques mordus de l'époque (tous des hommes !) qui ont senti que cette nouvelle révolution allait me passionner. Bien évidemment, je n'avais pas encore de téléphone portable. Mon premier remonte à 1997. J'en avais aperçu quelques gros spécimens aux États-Unis lors d'un reportage. En France, certains privilégiés possédaient un téléphone dans leur voiture depuis plusieurs années déjà. Lorsque vous entendiez « Radiocom 2000 ne quittez pas, un correspondant désire vous parler », c'était signe que quelqu'un d'important désirait vous joindre de sa voiture, grand patron, star du showbiz ou ministre ! Nous étions loin des 57 millions de téléphones mobiles français d'aujourd'hui, 1 milliard dans le monde en 2007 et 3 fois plus prévus pour 2010 !

En 1993 ou 1994, quand Alain, alors ministre des Affaires étrangères partait en déplacement à l'étranger, son équipe avait toujours une sorte de mallette d'agent secret avec un téléphone par satellite que l'on sortait pour les communications dites « sensibles ». Quand je pense que les présidents de la République se promènent aujourd'hui aux quatre coins du monde pendus à leur portable !

Pendant ce temps, en Normandie, mes parents avaient, comme des millions de Français, adopté le Minitel, cette invention française qui, du fait de son succès, a sans doute ralenti le développement de

l'internet bas-débit en France. Ils avaient acheté un deuxième téléviseur et s'étaient abonnés à Canal+ pour les matchs de foot et les films de cinéma. Maman enregistrait sur un magnétoscope des films et dessins animés pour ses petits-enfants et papa regardait, grâce à une nouvelle antenne, les chaînes de télévision britanniques dont la réception était rendue quasi-parfaite par la proximité des îles anglo-normandes. Mais de numérique, point. Il n'était pas question de s'abonner au câble et au satellite, trop compliqué et inutile disaient-ils. J'ai moi-même tardé à me numériser, puisque ma première expérience du câble remonte à 1997 à Paris et mon premier abonnement à Canal Satellite un peu plus tard à Bordeaux !

Maman nous a quittés en juin 2006, l'année du Canada. Passionnée de lecture, de cinéma et de musique, jusqu'au dernier moment la nuit pendant ses insomnies, elle écoutait France Musique sur une minuscule radio que nous lui avions ramenée d'un voyage à Hong Kong. La journée, quand la maladie lui laissait un peu de répit, elle préférait lire encore et toujours, de la prose ou de la poésie, des classiques français ou de la littérature étrangère. Elle n'avait pas beaucoup voyagé, mais grâce à son immense culture livresque, elle connaissait tous les pays, toutes les époques, et tant de personnages...

Mais elle ne s'était pas aventurée sur le continent internet. Non pas parce qu'il s'agissait d'un nouvel outil trop technique. C'était elle qui faisait fonctionner à merveille le magnétoscope ou la

chaîne stéréo. Poussée par ses enfants, elle était même allée faire un stage de formation informatique avec papa. C'était autre chose qui la retenait. Comme si elle sentait que la sale maladie qui la rongerait ne lui laisserait pas le temps d'en profiter. En revanche, elle avait encouragé papa à s'équiper d'un ordinateur avec l'Internet et le haut-débit, sachant que lorsqu'elle ne serait plus là, cela lui permettrait de communiquer avec ses enfants et petits-enfants, de se tenir au courant de l'actualité, et de regarder tourner à l'infini sur l'écran de son PC les centaines de photos de bonheur familial.

Les derniers jours, elle lisait encore quelques vers de Rimbaud, Verlaine ou Baudelaire mais n'allumait plus la télévision. Elle préférait aller observer quelques instants la mer et les dunes qu'elle aimait tant et, à nouveau allongée sur son lit, fermer les yeux et regarder se dérouler dans sa mémoire les belles images de la journée...